

MARTINE CADIEU

**SOLEILS  
D'HIVER**

**roman**

*nrf*

**GALLIMARD**







# **SOLEILS D'HIVER**



MARTINE CADIEU

# SOLEILS D'HIVER

roman

*nrf*

GALLIMARD  
5, rue Sébastien-Bottin, Paris VII<sup>e</sup>

*Sixième édition*

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays, y compris la Russie.  
© 1959, Librairie Gallimard.*

Extrait de la publication



POUR ARIANE

ET ALAIN

*ce voyage intérieur*



*Un si grand amour, quelle légèreté !*

COLETTE.



## I

— Michel n'est pas revenu ?

— Non.

— Depuis quand est-il parti ?

— Bientôt un an...

Anne conduit calmement et répond aux questions de Giselle sans la regarder. Un paysage luisant, noir sur blanc, brille dans le rétroviseur. Les rues sont mal dégagées, la neige bat le portail de l'église, ensevelit le perron des maisons. Les brouillards submergent les toits et les arbres.

— Quand revient-il ?

— Je ne sais pas.

— Tu es toujours aussi patiente ?

— Toujours.

Anne sourit, mais d'une façon trop brève, trop appliquée, presque sans expression. « Elle aime encore Michel, elle souffre toujours autant. » Giselle s'étonne. Il y a cinq ans

qu'elles se sont quittées, elles ont du mal à se reconnaître et ne savent plus se parler.

— Raconte-moi comment est Paris.

— Sinistre. L'asphalte mouillée, la nuit à cinq heures, la foule maussade des métros. Pas une seule bonne exposition, pas de ballets, rien d'intéressant en ce moment. Personne, un désert !

Anne croit voir Michel, entre elles deux, rire des yeux. Giselle n'a pas changé. Si Paris est redevenu un désert, c'est sans doute qu'elle n'y aime personne « en ce moment ».

— Je déteste cette ville.

Anne ferme les yeux, revoit les marronniers du Cours-la-Reine, l'ombre acide des feuilles, la Seine tachetée de bleu ; elle entend les sirènes des péniches et la pluie bruissante.

— Giselle, tu m'as écrit une lettre toute triste ! Que s'est-il passé ?

— Une aventure qui n'a pas bien fini.

Elle se tait, penchée sur quelle image ? Sur quel visage ?

— Je l'aimais passionnément.

Anne se souvient d'avoir dit « je t'aime » une seule fois : la première. Elle sourit à Giselle qui est plus jeune qu'elle, plus tourmentée aussi. Elle lui a pardonné jusqu'à l'histoire de Michel. A quoi servirait de vieillir si ce n'était pour apprendre l'indulgence ? Giselle regarde sans le voir ce paysage lentement déroulé derrière les vitres : le village s'étend

sur quatre kilomètres, monotone. Maisons noires, jardins de buis et de barbelés, pans de murs arrachés à l'ombre un instant par les phares, puis à nouveau engloutis. Au creux des rues, roulée par le vent, la neige s'acharne à effacer la trace des hommes.

— Tu te souviens de ma première venue à Messilhac, Anne ?

Petit grognement qui veut dire « oui ». Anne n'écoute pas. Ce n'est pas Giselle qu'elle eût voulu accueillir au train. Elle a déjà parcouru tant de fois ce chemin interminable qui mène de Messilhac à la gare, tant de fois en vain. A l'aller, elle se hâtait, sûre qu'elle verrait Michel. Il poserait sa valise sur le quai et s'écrierait : « Anne, tu es là ! Comment as-tu pu savoir que j'arrivais aujourd'hui ? » Mais il n'arrivait jamais.

— Tu reconnais, Giselle ?

— Très bien.

Elle n'a rien oublié.

Hameau perdu, toits écrasés sous la neige. D'un bistro de campagne, des hommes sortent, leurs bottes écrasent des cristaux de gel sur le seuil. L'enseigne luit dans le vivier vert d'un éclairage au néon, luit et ne grince pas. Il n'y a pas de vent.

Dans la lumière des phares, la neige s'affole. Anne et Giselle regardent les mêmes dessins de branches et le son d'un piano tremble dans leur souvenir.

— Où est Michel ?

— En Grèce, je suppose.

Encore un silence, encore une question.

— Ton fils est à Messilhac ?

— Oui.

Anne ne pourrait vivre sans Alain qui ressemble tant à Michel. Les mêmes yeux, clairs aux lampes le soir, sombres le matin ; les mêmes cheveux en halo pâle ; la même façon d'attirer Anne à lui et de l'embrasser, non pas fougueusement à la façon des très jeunes gens, mais avec lenteur, car il a lui aussi le goût des rites. Anne tremble un peu de voir son fils si pareil à son lointain époux, tremble pour celle qui sera sa compagne et qu'il vouera sans doute à l'attente.

— A-t-il beaucoup changé ?

— Non, je pense que tu le reconnaîtras.

Il a encore cette douceur sur le visage qui est la marque de l'innocence ; mais Anne regrette le temps où il avait encore besoin d'elle, la dérangeait sans cesse, l'empêchait de penser à son père déjà si souvent absent. Elle revoit son profil grave, à dix ans, puis sa fragilité à la quinzième année, puis le premier amour pour la première cousine, la joie si vite assombrie.

— Qui verrai-je encore à Messilhac ?

— Ma belle-mère et Mahé, une jeune créole qu'Alain aime tendrement.

Giselle sourit. L'amour seul l'arrache à cette



tristesse trouble qui fait le fond de sa vie.

— Tu as des amis nouveaux ?

— Non. — Anne pense à Jacques. Envie de l'éloigner un temps de Messilhac, mais de quel droit ? — Non, je suis une femme seule.

Elle dit ces mots d'une autre voix, subitement durcie. Seule, comme l'est cette petite fille au bord de la route qui rattache ses skis, relève la tête en entendant la voiture et, rejetant ses cheveux en arrière d'un mouvement brusque, affronte le paysage trop grand pour elle.

— Tu es non seulement patiente, mais courageuse.

Oui, quand elle a quelqu'un à qui mentir. Mais chaque soir, lorsqu'elle va aérer la chambre de Michel, lorsqu'elle découvre, avec la même angoisse, le mur des douves et le piano muet, elle se sent seule comme dans un cachot. Plus personne devant qui inventer un sourire, nier sa honte d'être abandonnée. Parfois, elle ne peut s'empêcher de s'approcher du piano, de soulever doucement le couvercle et de caresser, d'un doigt seulement, une touche, de la caresser sur toute sa longueur, de haut en bas, lisse et fraîche comme une petite pierre : malgré elle, elle appuie un peu sans savoir encore si elle souhaite ou non entendre cette note, et c'est presque toujours avant qu'elle l'ait réellement voulu, que le son, insolite d'être isolé parmi tant de silence, éclate

seul et, de feutré devenu clair, résonne étrangement dans la chambre. Anne ne peut s'empêcher alors, tandis que sa main rabat vite le couvercle, de se sentir un peu coupable, comme si elle venait d'imposer à Michel une tonalité, un thème, comme si elle venait de le supplier de revenir, et elle en éprouve une honte puérile. Elle se souvient, avec la même honte, du jour où elle lui avait demandé : « Promets-moi de revenir. » Son visage s'était crispé, brusquement enlaidi, puis avait repris sa sérénité glacée : « Une promesse ? Qu'est-ce que cela veut dire ? » Depuis, elle a appris à ne pas l'enchaîner, fût-ce d'un serment.

Giselle cherche sur le visage d'Anne les marques de sa peine.

— L'hiver doit être long ici...

Anne aime l'hiver, saison des solitaires. Mais chaque printemps ramène sa cruauté, sa nostalgie et comment accepter encore, en plein été, dans le jour gorgé de chaleur et de cris d'oiseaux, le silence de Michel ?

De novembre à mars, Anne sait adorer les pensées, les mythes chers à son mari, comme on prie des icones, mais lorsque vient l'amer avril, son odeur d'églantier, ses abeilles prises au miel de la lumière, ses vents, Anne, la nuit, ne peut dormir. Elle va du grenier au jardin, marche de longues heures pour tromper sa fièvre et revient au lever du jour, trempée de rosée jusqu'aux hanches, pour avoir couru dans

les buissons et les herbes hautes à la lisière de la forêt. Elle redoute alors le moment de la sieste où le silence accablé de chaleur cède la place au bruissement du sang, où les volets fermés interdisent au soleil d'entrer mais laissent les fantômes envahir la chambre. Anne appelle Michel de toutes ses forces. C'est le temps où elle souhaite qu'aucun ami trop jeune, trop beau ne vienne à Messilhac, ne s'attarde sur la terrasse et, la tête levée, ne jette un cri vers sa fenêtre : « Anne ! » Ce n'est jamais Michel qui l'appelle ; il sait qu'elle le rejoindrait n'importe où, que Shanghai ne lui semblerait guère plus loin que Marseille.

Anne ne dira pas à Giselle les tentations et le mal de l'été. Mais faudra-t-il lui parler de Jacques, la prier, à demi-mot, de ne pas lui voler la seule tendresse qui soit demeurée à ses côtés ?

Au bout du chemin, dans le papillotement de la neige, apparaît et disparaît entre les arbres, la haute tour de Messilhac.

— Nous sommes arrivées.

Giselle se penche un peu plus en avant. « La dernière fois, j'étais arrivée le matin » pense-t-elle. « Cinq ans déjà. C'était l'été. Anne était venue me chercher à la gare. Lorsque la voiture avait freiné devant le portail, c'est Michel qui le premier avait ouvert une fenêtre. » Michel s'était penché pour la regarder arriver. Il s'étonnait qu'Anne la reçoive à Messilhac,

s'inquiétait en les voyant toutes deux descendre de voiture, avec le même geste souple et rapide ; deux femmes soudain calmes, soucieuses des apparences. Il y avait dans cette entente un mystère étranger à l'homme. Levant la tête, Giselle avait reconnu Michel, elle avait éprouvé alors un sentiment de trouble, de crainte et de bonheur.

S'il était là, ce soir, l'aimerait-elle encore ? Recommencerait-elle à mentir inutilement à Anne qui devinait tout ?

Aujourd'hui l'auto freine sans bruit, à peine un froissement de neige. Aucune fenêtre ne s'ouvre, aucun signe de bienvenue. Aucune voix, mais une rumeur de jazz, choquante dans ce paysage ouaté. Anne sourit :

— Ce sont les enfants.

Alain reçoit ses amis ; peu leur importe la pâle nuit de neige, le froid, la vallée engloutie dans la tempête, le torrent blessé de glace. Ici il fait chaud et doux.

Anne se demande si Jacques est venu ce soir ; et comme chaque fois qu'elle l'évoque, lui, le dernier printemps, les midis d'août, elle pense : « J'aurais dû... je n'aurais pas dû... » et serre les dents jusqu'à ce que revienne l'apaisement qui n'est jamais la paix, pas plus que la résignation n'est un renoncement.



MARTINE CADIEU

## SOLEILS D'HIVER

Messilhac. Château isolé en Haute Auvergne, paysage de gorges et de bois. Le temps d'un hiver. L'hiver est la saison des solitaires. Anne y est à l'aise, malgré la lassitude, l'attente, l'abandon.

Elle a épousé il y a dix-huit ans Michel Vandier, pianiste en renom. Michel n'aime que lui-même. Il est sûr d'Anne, pure et dure. Il a tracé pour elle un chemin dont elle ne s'écartera pas : la fidélité.

Mais Giselle, infidèle, avide, servira de prise de conscience à Anne : elle évoquera le bonheur violent de vivre. Elle a eu, il y a cinq ans, une brève aventure avec Michel. Les visions des deux femmes diffèrent et s'accusent mutuellement. De cette confrontation naît en Anne le désir du bonheur.

Le bonheur, la tendresse, la guérison sont proches : Jacques, à qui Michel confia le domaine, homme simple, actif, naturel, veille sur Anne, à qui il a renoncé, parce qu'il l'aime gravement. Giselle éclaire la vanité de tels renoncements. Sa seule présence électrise l'atmosphère, réveille le château silencieux et rend Anne à sa vie de femme. Elle cède à Jacques. Personne ne s'y trompera pourtant : c'est toujours son mari qu'à travers le bonheur Anne attend. Il rentre. Vont-ils se retrouver ?

*Soleils d'hiver* est un voyage intérieur, un cheminement lent et précis vers un drame qui n'éclatera pas. L'amour survit-il aux longues séparations ? C'est ce problème fondamental que traite ici Martine Cadieu avec une parfaite rigueur. En jeune écrivain classique, les sentiments qu'elle peint, pour être *contenus*, n'en sont que plus violents.

*Soleils d'hiver* est le troisième roman de Martine Cadieu. Montherlant a écrit d'elle : « Nous sommes, sans nul doute, devant une *nature* ».